

La gicleuse

Éric McComber

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McComber, É. (2007). La gicleuse. *Moebius*, (113), 83–100.

ÉRIC M^cCOMBER

La gicleuse

Tout à coup :

— Soy el diablo ! EL DIABLO ! Puta !

Bon. Ça y est. Y remet ça. Ça faisait au moins trois jours. Je regarde l'horloge. Je cale mon verre. Je rallume le Cohiba qui traîne depuis une heure dans le cendrier. J'inspire bien la douce fumée.

— Mannké moi dé respek ! Tou mannké moi dé RESPEK ! Monnttréal ! Monnttréal-est ! Monnttréal-est ! RESPEK !

3 h 40 du mat. Il est juste là, sur son balcon, devant ma fenêtre. À deux mètres cinq de mes oreilles. Il hurle. Il boit trois bières et c'est fini ! Faut dire qu'avec son mètre quarante en talons, il n'a sûrement pas un métabolisme de rugbyman !

— Sé qué yé faite ! Yé souis le diable ! Danne la jogle ! EL DIABLO ! SAAAAN SALVADOOOR ! Mannké dé respek ! MONNTRÉAL !

Ensuite, règle générale, il fait des bruits. Mélange de toux expectorante, borborygmes gutturaux, chants territoriaux agressifs à l'endroit des chats de la cour.

— Eurk !

Et puis :

— Aeurgrugrugrgeurk ! Pshshst !

Ensuite :

— Rauauauaghghffft ! Pshhht ! DIABLO !

Vous marchez dans la rue à Montréal et vous voyez des squelettes de vélos, accrochés aux poteaux des panneaux de stationnement. Il reste une roue, un cadre, la moitié d'un bout de reste de vestige. C'est el Diablo. Il

attache à son escalier de secours de trois à huit de ces carcasses de bicyclettes, arrachées à la scie, à la clé Allen, à la pince... Tout ce qui peut se piquer. Sièges, guidons, dérailleurs. Il a onze cadenas! Une fois par semaine, le samedi, il se lève tôt et monte un vélo complet à partir de ses morceaux. Plus tard, un client, toujours un latino, passe. Essaie. Achète. Ciao amigo! Cinquante piasses... Trente piasses... Pas de quoi devenir Bill Gates en un été! Ces soirs-là, il boit. Ensuite, on apprend tout. Tout ce qui est censé tenir sous la chape d'airain. Les jungles. Les tortures. La policia. Les viols. Une histoire nébuleuse avec un curé. Pas clair.

— POLISS CÂÂLISS! policia! poliss pas de cuisse, cââliiss! Resstter trannkil! Tranquilo. Pshshht!

Puis il gémit longuement...

— Aaaaahrrrh!... Mujere, mujere! La niña pequeña! Pshhht! SOY EL DIABLO! Sé que yé faite! Ay! Sé qué yé faite! DIABLO! Aeurgrugrgeurk! Pshshsht! DIABLO!

Je décide de me mettre au lit avec un bon livre. C'est un soir de grande crise, il se met à marteler la rambarde de fer de son balcon, puis à piétiner. BONG BONG BONG. Il sonne le glas. Pleurniche :

— Niña! Niña pequeña! DIABLO! Sé qué yé faite! DIABLO! Aeurgrugrgeurk! Pshshs! Quand yé mon gun! AK-47! MON GUN! Yé té touer, gato feyo! Yé té touer! PAM PAM PAM! Krshshst.

Les chats se foutent de sa gueule. Personne n'alerte les autorités. Moi non plus, faut dire. Tout le monde s'en fout.

Je ferme l'œil. Sommeil inquiet. Je finis par émerger de mon logement le lendemain, au milieu de l'après-midi. J'ai pas rendez-vous chez Abou Ouattara, pote ivoirien qui donne un party surprise pour les 27 ans d'Alexandre. C'est à Verdun, mais je n'ai pas deux trente sous à frotter l'un contre l'autre, alors je vais marcher. J'ai vidé ma bouteille de Laphroaig dans un innocent thermos, que j'ai glissé dans mon sac. Je pars assez tôt car je veux aller rendre une bonne longue visite à ma vieille Fraisinette qui

habite sur Wellington. Deux mois que je n'ai pas touché un toton. Je suis mûr pour passer par-dessus l'incident. Ce n'était pas la première fois qu'elle me faisait chier, la Fraisinette... Elle insiste, elle s'obstine sur un truc... Un truc qui m'emmerde!... J'aime tout le reste, moi, mais elle obsède!... C'est peut-être anti-casting, vieux jeu, rétro, mais bon. On joue pas dans un film!... En plus, sa manie de mettre des disques second degré!... Ça la fait marrer de faire jouer des cacas comme Steffie Shock, les Cowboys ou Dumas pendant qu'on se touche!... Elle rit sans arrêt! Moi je décroche. Je perds le fil!... Humiliant! Castrant! Grotesque!... Je m'étais bien promis! Mais deux mois... Deux mois!...

Je sors de chez moi par la cour. Il fait infiniment beau. Gros soleil, petit vent. Nuages frais, épars et paresseux. Je passe entre les deux édifices et j'arrive à un attroupement de mes sympathiques voisins qui discutent des derniers événements. En une semaine, Herr Harper a acheté pour vingt-cinq milliards de dollars de guns. Blindés, Hélicos, Bateaux, etc. Hee-haw cow-boooy!

Devant nous, la piscine municipale est remplie à capacité de petits gamins qui jouent dans l'eau. Tout à coup, des sifflets fusent, c'est la panique, tout le monde sort. Les voisins, qui ont leurs enfants là, s'alarment. Et nous traversons la rue en courant, ordonnant aux voitures de s'arrêter, tant l'urgence nous prend aux tripes. Je sors mon téléphone, prêt à appeler les secours. Nous arrivons à la clôture et, tout en tentant d'apercevoir le noyé, la blessée, le pervers, le déversement toxique, le varan vorace échappé d'un zoo, nous crions aux sauveteurs de nous dire de quoi il retourne. Ils nous répondent tous en même temps, et nous hurlons aussi par-dessus, et donc nous n'entendons rien de la réponse. Les derniers traîneurs sortent de l'eau et l'évacuation procède rondement. Tous les enfants sont expulsés de la piscine par la porte principale. Les parents courent voir si tout le monde est sauf, les familles se cherchent, certains ne retrouvent pas leur bambin, des enfants hennissent, cédant au climat de panique générale.

Abasourdi, je retraverse la rue en haussant les épaules. Le groupe de bavards se reforme. Plusieurs portent des

vêtements camouflage de style desert storm. C'est la grosse mode! C'est les Chinois, apparemment! Y a des tonnes de casquettes kaki pour une piasse au magasin à une piasse. Une jeune voisine porte un top hyper serré avec l'inscription ARMY qui lui pète sur les totons. Son mamelon de droite (situé à ma gauche) pointe au milieu de la partie supérieure de la lettre R. Je ne trouve pas l'autre. Perdu quelque part entre le Y et le M. Ou endormi. Bref, n'y a que le toton de droite qui soit au garde-à-vous dans l'Army.

Nous apprenons finalement la raison de l'alerte. Un des sauveteurs aurait entendu du tonnerre. Nous regardons le ciel. Pur azur. Beau fixe. Nous hochons la tête en chœur.

— Prennent aucune chance depuis qu'un enfant a été gravement électrocuté dans une piscine à Saint-Pie-de-Bagot en 1982.

Je me souviens. Première page des journaux de Montréal, le jour même de l'invasion du Liban par Israël (celle de cette année-là). Quelqu'un dit :

— Sont rendus malades ek ça, la sécurité. Y a pus moyen que les enfants fassent la moindre affaire sans qu'on leur mette un casque ou qu'on les enroule dans des cossins. On doit ben dépenser des millions en niaisage de même!

— Le chaud, le frette, l'eau...

— Soleil! Pluie!

— Vent!

— Arachides!

— Virus du nul!

— Nil!

Une femme lève un index résolu :

— Entéka, j'espère qu'y sont sécuritaires, ces astis d'bateaux de guerre à Harrrpeur!

— Oh, c'est sûr, c'est sûr. D'nos jours, y ont des canons full intelligents. Font pus mal à personne. La bombe tombe dans chambre du terroriste pis a y passe les menottes en y lisant ses droits.

— En anglais?

— Chus rassurée. Mais j'espère que les ti-bébés z'arabes qu'on va bombarder vont porter leu casques!

Je salue tout le monde de la main.

— Ciao Émile!

— Ba-baye voisin!

Fait chaud. Je marche vers le sud. Le long du parc, au moins quatre automobilistes sont garés, fenêtres de portières fermées, condensation dans les vitres, à se rafraîchir au climatiseur. La chaleur qui sort de leurs pots d'échappement me grille les tibias. Je sens qu'on va peut-être manquer de pétrole, Ô Stephen mein Fuhrer!... Rajoute donc un autre cinq milliards.

Dix rues plus loin, j'ai déjà retrouvé mon enthousiasme. Je siffote « Outshine the Sun » de Leadbelly. La bonne humeur me sort par tous les trous en même temps!... Au coin d'une rue, trois blondes sur un balcon. Je souris. Suis comme ça!... Elles me saluent!

— Keviiiiin!

J'envoie la main. Pas certain d'avoir compris ce qu'elles m'ont dit.

— Kess tu fais en ville!? Keviiiiin! Monte! C'est débarré!

Je tourne le coin comme si je connaissais les lieux, puis je pousse toutes les portes les unes après les autres jusqu'à ce que j'en trouve une qui s'ouvre. J'escalade les marches. Une très grande fille se pointe au palier. Elle tient la porte ouverte. Elle penche la tête de côté et me sourit.

— Kevin.

Elle soupire presque.

— Eh. Eh.

— Ch'te pensais au BC, Kev.

— Eh. Eh.

Je fais mon énigmatique. Puisque je ne connais personne, je la joue a contrario, sûr de moi. J'enlace la grande au bout de la dernière volée de marches. Elle se serre contre moi. Son corps est dur et noueux. La quarantaine gracieuse. Elle me pince une fesse. Bisou. Bisou. Pof pof sur la chute de reins!... Je prends des chances!

— Eeeh, t'es de bonne humeur, Kev!

— Oh yeah, ma belle!

J'entre, je la suis en direction du balcon et des deux autres blondes.

— Tu te souviens de Mapi?

— Eh. Eh.

Bisous. Bisous. Pof pof. Elle lâche :

— Wow! Keeevin! Ça fait ben trois ans que t'es pas venu à nos barbecues! Hein Diane?! Pis, quand c'est que t'es revenu? Pis ta belle Geneviève, tu sors-tu encore avec?

Je fais signe de la tête.

— Oooh, chus désolée.

C'est la troisième qui a pris la parole. C'est ainsi que j'apprends le dernier nom :

— Come on, Véro, avoue donc que t'es ben contente!

Y a plein de cuisses. Mapi crie à Diane, restée à l'intérieur :

— Didi, amène-moé un autre Cuba Libre, si te plaît.

— J'en sers un gros à Kev. T'aimes toujours ça, Kev?

— Eh. Eh.

Cuisses. Elles ont entre quarante et cinquante ans. « Who By Fire » joue au salon. Pas réellement jolies, sauf la grande maigrichonne, qui a un visage. L'air est bon. Je me contente de sourire, assis là sur le balcon. Je me contente d'être Kevin. Y a trois chaises. Diane revient. Elle s'assoit à la place de Mapi qui vient de filer aux toilettes. Elle dépose un immense verre près de moi, une chaudière, vraiment!... Toute remplie de liquide noir et pétillant. Y a même une lime qui flotte dedans. Parfait! Je la marie, celle-là!

— Hasta la victoria siempre!

Je remarque que son visage est séparé en deux parties par une fine cicatrice qui descend de sa chevelure jusqu'à son menton, en longeant l'arête du nez. Coupure de verre, ou de métal. Accident de la route? Je me dis que Kevin est censé connaître toute l'histoire ou s'en étonner, si c'est récent. Je serai peut-être bientôt démasqué. Je bois plus rapidement. Si on me fout à la porte, j'aurai au moins gagné un Cuba Libre! Avec le soleil qui décline, juste en ligne droite avec la rue, on dirait que le visage de Diane est celtique d'un côté et nègre de l'autre. C'est... fascinant. Je souris. Je suis Kevin.

— Eh. Eh.

Ça me les rend sympathiques qu'elles disent Cuba Libre plutôt que rhum & coke.

— Viva la revolución!

— Côlisse!

Mapi revient et s'assoit tout bonnement sur mes genoux. Sans hésiter, je commence à lui flatter le dos. Elle se cabre imperceptiblement.

— Ça dû t'faire dla peine, pour Geneviève?! Vous faisiez un esti de beau couple, hein Véro?!

— Eh. Eh.

Véro rit et prend un air bizarre.

— J'ai le cœur en miettes.

— Oooh.

— Ooh.

— Le cœur en mieeeeettes!

— Pauv' ti-chou!

Nous buvons toujours sur le balcon, caressés par les grands bras soyeux du vent du nord, tandis qu'au-dessus de la crête des frises de brique rouge, le soleil de juin s'évache, boutant le feu aux vapeurs des cumulus. Je pratique une sorte de silence buveur et je souris béatement. Chaque fois qu'une va au petit coin, une autre prend sa chaise. Quand elle revient des chiottes, elle s'assoit sur moi. Elles jouent au genou musical. Je flatte les dos sans distinction. Elles mouillent toutes les trois. Je le sens bien, sur ma jambe. Elles causent de tout et de rien, se donnent des nouvelles de la gagne, ce qui me fournit l'occasion d'en apprendre un peu plus. Je prends bonne note de tout, je recoupe, je classe, je déduis! Diane démarre le BBQ. Saucisses, cuisses, coulisses...

À mon grand regret, ce n'est non pas Diane qui m'attire dans une chambre en fournissant un prétexte, mais plutôt Mapi, la plus entreprenante, mais aussi la moins jolie des trois. Pas grave. Suis pas farouche. Elle veut me montrer la vue de la chambre. De cette fenêtre, on ne voit qu'une horrible publicité de Bell, celle avec les hosties de castors!... Pour moi, c'est clair comme de l'eau de roche et je plonge la main sous son t-shirt. Snip!... Le soutien-gorge se rend sans combattre!

— Hî hî! d'une main! Kev! T'en as appris des choses, au BC!

Je l'assois sur le bureau et son derrière enfonce une vingtaine de touches du clavier du repoussant PC gris et rouge qui trône là et qui en déduit qu'on lui demande de démarrer Windoze. Je relève sa jupe, lui retire sa marrante bobette blanche de fillette et je commence à manger le petit chaperon rouge, comme dans le conte !...

Ce n'est pas super long, les madames. Elles se connaissent. Juste comme elle jouit, la tête entre l'écran et le modem, les deux autres viennent nous rejoindre.

— Eh. Eh.

— Keviiin!

Je me retire du vagin de Diane, finalement, et je balance la capote sur le plancher. Ça vient de me coûter toutes mes réserves, sauf les Avanti, que je conserve pour les émois.

J'aurais pu jouer le gars qui n'en a pas sur lui, mais j'avais trop peur de me faire mettre une glu au spermicide qui sent le nettoyant à fourneau. Et puis, dix merguez, six chaudières de Cuba Libre et quatre orgasmes, je peux au moins faire ma part, hum ? Je m'essuie avec le drap aux motifs africains qui traîne par terre et je m'affale entre Véro et Diane. Véro est couchée à l'envers par rapport à nous et elle me flatte doucement le shublig alors que je ramollis. Diane rigole.

— Chus pas certaine que t'es Kevin!

— Eh. Eh.

Mapi souffle :

— Moi non plus.

Elles ont découvert que j'étais pas Kevin! Sans doute en raison de mon incroyâable technique! De ma performance! J'en ai trop mis! Ou encore elles...

Véro lâche en rigolant :

— Chpensais jamais que ça marcherait.

Diane :

— Vous l'avais dit! Patience!

Mapi :

— On est quand même pas pire ben tombées!

Diane :

— C'est quoi ton vrai nom ?

— Eh. Eh.

— Come on, tu t'es ben rendu compte qu'on se foutait de ta gueule, « Kevin » ?

Le soir est tombé. Je marche sur le trottoir, dans la pénombre électrique de la rue de Maisonneuve. Une grosse minivan grise passe à toute vitesse et applique brutalement les freins à quelques mètres de moi. Ça y est, je me dis. La CIA, la Police montée, le MOSSAD ! Ils viennent me kidnapper !... J'ai toujours rêvé de séjourner quelques jours dans une prison égyptienne, de me faire électrocuter les couilles en Syrie. Une odeur de caoutchouc grillé monte à mes narines. La camionnette n'est pas encore immobilisée que les portières arrières s'ouvrent et deux personnages en sortent, vêtus de survêtements de sport, casquettes de baseball noires rabattues sur les yeux et capuchons sur la tête. Ils se précipitent, non pas sur moi, mais sur le support à vélo situé juste devant. Un des deux hommes manipule une immense paire de pinces aux manches recouverts de ruban gommé. Clic. Clac. Galignedang ! Les cadenas tombent par terre. Clic. Dangnelagne ! Le deuxième homme soulève les vélos de terre, fait trois pas agiles et les projette dans l'embouchure du camion. Clic. Clac. Ding. Et voilà ! Sept vélos ! Disparus ! Avalés ! J'ouvre la bouche pour crier. Les deux larrons s'engouffrent. Démarrage. Pneumatiques brûlés. Choc violent des portières qu'on claque. Je cherche le numéro de plaque. Maculée, la plaque !... De la boue... On voit rien.

— AU VOOL !

Ils sont déjà à trois coins de rue. Le véhicule tourne à droite. Sept cadenas jonchent le sol. J'aurais voulu qu'El Diablo les voie. Dilettante ! Joli travail de pros. Propre. Pas de psshht ! Ni de arrrghghgh. Quinze secondes. Sept vélos. Olé.

Ameuté par mon cri, un vieillard très gras sort sur son balcon en sous-vêtements et me voit, tout seul sur le trottoir. Il hausse les épaules et rentre chez lui. Je poursuis ma route.

Ma queue picote. Saloperie de latex !

Je finis par arriver à Verdun. J'ai un bon quatre-cinq minutes de retard, même en annulant ma visite à Fraisinette... De toute façon, c'était lui bouffer sa petite chatte parfumée aux baies des champs qui m'attirait sur son divan ! Et euh, je suis, disons : servi. Rassasié ! Séché. Je compte me tenir à carreau quelques jours.

Une bonne gorgée de mon thermos. Ahh ! Encore un coin de rue. Rue Lesage. Voilà, j'y suis. Merde, je n'avais pas réalisé qu'il habite la rue Lesage. Lesage comme Sabin Lesage, le petit insecte qui a écrit *L'Hécatombe des écureuils albinos*, le hit littéraire kérouaco-joycien de la rentrée, et à qui j'ai promis un réarrangement de la dentition. Je ris sous cape en imaginant mes poings. Bah ! Je chasse ces mauvaises pensées. Rien ne saura faire que je me serai fait chier !... Voilà l'adresse. Je frappe à la porte.

Je suis le premier. On dirait bien que personne n'aime Alexandre ! Abou Ouattara, le type chez qui on fait la fête, s'apprête à partir tout penaud chercher la victime de la kermesse, ses trois kidz, sa femme... En maugréant sa certitude que d'autres arriveraient bientôt. Quarante personnes ont confirmé !

Je reste tout seul avec l'ado du propriétaire des lieux et sa meilleure copine. Deux mini nintendo boulottes. Olga, café-crème, Ivoiro-polonaise, blondasse à peau bronze... Bien dodue ! Woh ! Fairouz, beurette, beurre de chez Beur, sable, marron, cacao. Elle aussi toute de chair ! Ça en jette !... Je les fais boire un peu de mon scotch. Elles sont à la bière. Orval ! Ça ne se torche pas avec du brin d'acier, les Verdunnois ! Pas de refus. Je suis pas farouche. Je m'en fais un floater avec une once de mon précieux Laphroaig. Festival des mélanges heureux ! Ça baigne.

— Mixons, pendant qu'il en est encore temps !

Elles font du théâtre, elles rêvent de jouer au cinéma, machin. Bien vite ça se transforme en parade de mode, elles courent se déshabiller à l'étage et reviennent en pilotes de course, en astronautes, en pirates, etc. Elles posent sexy, tout en se rentrant le ventre, un peu gênées, pas sûres d'elles,

pour cause de diktats, de Muzakpluche, de HaineTV. Tout ça, je me dis. J'applaudis d'autant plus chaleureusement !

Elles finissent en agentes secrètes, impers beiges, per-ruques à la *Kill Bill* (blonde pour la Beur et noire pour la blonde — elles inversent tout !), flingues en carton. Elles me menacent avec, c'est assez étrange. Un mec que je n'avais jamais vu auparavant arrive, finalement, une gratte en bandoulière. Il se met au piano dans le salon. Elles l'ignorent. Il sort sur la terrasse et se met à jouer de la guitare tout seul dehors. Pathos ! Nous restons tous les trois, dans la cuisine. Interrogatoire ! Je refuse d'avouer l'emplacement de la planque à microfilms. L'imper gris de la grosse Algérienne racée s'ouvre un peu et la révèle quand elle se penche pour me « frapper » avec la crosse de son « pistolet ». Parois soyeuses ! Chairs de poule ! Bourrelets de satin odorants !... Ah !... Elle pointe le canon de son arme sur mon entrejambe ! Garce ! Voilà ce que leur enseigne le cinéma ! Elles ne songent pas une seule seconde à m'arracher les ongles ou à me poivrer les paupières, non ! Droit au but ! Direct au bitoniau ! Je refuse obstinément de parler. Elles deviennent hystériques. M'entraînent au deuxième, dans la chambre de la petite. Un lit Queen ! Dji ! À quel âge ça commence ! ?

Deux cordes à danser se transforment en liens. On me ligote sur un tabouret. La blonde s'assoit sur mes genoux. M'enserre de ses cuisses. Sa mini ne cache plus rien. Jolie petite culotte à motif ourson manga débile portant un casque de moto. Je demande son âge. Suis-je en infraction d'après la loi ? De bonnes manières ? De la solidarité tribale ?

— C'est pas à vous de poser les questions, grossier assassin !

— Chus même pas grossier, côlisse de tabarnak ! Pis tout ce que j'ai assassiné, c'est le bon goût ! Pis encore ! Y bougeait encore quand l'ambulance l'a embarqué !

— Vantard !

— Taisez-vous !

Tandis que Fairouz serre mes cordes, Olga m'embrasse. Sa bouche est ferme ! pulpeuse ! ses lèvres charnues... Je pense à ses autres, de lèvres, mais je ne turgesce point, asti ! je ne redurcis... Ne regorge... Ne remoule...

C'est pas des scrupules. *Ononotaille!* C'est les trois vieilles! K.O.! Kaput! Quatre capotes! Fairouz aussi commence à m'embrasser. Je tente de me sauver mais je suis bien arrimé!

Des mois au pain sec! Quand j'y pense! Revenez demain, garces! C'est comme ça. Ma vie est un damier fait de désolations désertiques suivies d'oasis écoeurantes. Fairouz se retourne, se montre!... À mon profit!... Quel cul, cette bergère berbère! Généreux! Amical! Puis elles se frenchent toutes les deux... *Comme que* toutes les tites filles, elles ont vu faire Madonna ou Shakira ou Whateva... Elles se roulent des pelles à tartes, à neige, des charrues charnues, des souffleuses essoufflantes, elles me mettent des coups de brassière, me giflent des tétons, ça sent le petit savon rose à la glycérine, ça sent la vivace vicieuse! La verte et vigourante jeunesse! Elles se retournent pour voir l'effet sur moi, l'effet du visuel! À la dérobée, elles regardent la bosse. Ma bosse. Eh oui, ça y est finalement. Validation. Je suis leur caméra... Leur caution.

Je les alibite.

J'entends des pas dans l'escalier. Tabarnak!

Francine Gauvreau apparaît.

Sacrament, les petites traînées avaient même pas verrouillé la porte. Elle en fait, une de ces drôles de gueules, la Francine! Comme si elle tenait un ballon imaginaire entre ses mains, les yeux écarquillés, la bouche ouverte... Oh là là, je suis dans la marde. Elle étend les bras, les paumes vers le plafond :

— Kessé, tabarnak?!

— Allô, Fraisinette!

— Asti, Duncan! Gros crisse! Appelle-moé pas d'même!

— Euh... Spa ce que tu crois, ma belle, euh...

— Tout le monde a oublié ma fête! On m'invite à un party pour la fête de quelqu'un d'autre, le jour même de ma fête, asti! Le jour même où j'atteins mon pic sexuel! LE JOUR de ma fête! UN LAPIN!... Pour deux crisses de pin-ups mineures! Tu te caches ek eux-autres en haut pendant que j'niaise en bas avec un dépressif qui joue du

câlisse de Jack Johnson plate à marde !?

Elle approche, furax, attrape l'Algérienne par le chignon de sa perruque d'espionne platine et par sa vraie chevelure en même temps, lui fait pivoter la tête de force, et lui carre un bisou mou à faire frémir ! Amoureux, genre. C'est vrai qu'elle embrasse, la Fraisinette. L'autre, qui s'apprêtait presque à se sauver, reprend sa pose, repose la main sur la hanche, se refait une composition. Francine continue d'empaler la beurette. La tite québéco-voirienne me refout ses seins dans le visage en regardant l'effet sur Francine. Validation ! Je peux pas bouger, je suis attaché ! Francine fait :

— Heeeey, heeey, heeeey ! Vieux Satyre !

Elle dégrafe son chemisier. Libère sa poitrine.

Bon, finalement, on la verrouille, la porte, c'est bien sûr ! De toutes façons, les parents, il s'en foutent un peu, de leurs filles ! Ça picole quelque part en bas. On entend les échos par la grande fenêtre ouverte. L'air est bon, chargé, sucré. Mon pote Alexandre doit y être, dans la cour, avec ses trois bambini et Daniela, et c'est son anniversaire, mais y a plus urgent ! Je suis en train de lécher la bonne vieille nounge aux baies de boysen de la Fraisinette, en compagnie d'une bouche de beurette. C'est un peu compliqué, parce qu'on n'arrive pas à enlever complètement les collants, qui sont comme barrés aux cuisses par l'enchevêtrement de jambes, de torses, de bras... On pourrait s'arrêter, procéder avec méthode, mais c'est pas le mood. Nous sommes dans ce rôle, toute la gang, de sexualité fortuite, donc vertueuse, donc du jeu ! Tu brises le charme, tu meurs !...

On a fini, Maghrébinette et moi, par se partager la vulve de Francine en zones. Je tournicotine le clito du plat de la langue, tout en opérant le classique clic-clic du spot à deux phalanges, juste à l'entrée de la grotte humide. Beurette, elle, après quelques timides explorations, s'est mise subito à embrasser goulûment l'ouverture, avalant l'abondance avec apparente délectation, tout en émettant de tout petits cris de rongeur, de belette beurette. Depuis quelques minutes, elle a commencé à insérer des doigts plus bas, dans ce qu'il est convenu d'appeler le trou du cul

de la Francine. Celle-ci approuve (don't I know it?) et secoue vertement et en cadence la croupe de la petite Olga, carrément assise sur sa bouche. De temps à autres, FraisINETTE se met à rigoler et fait mine de danser sur les lancinantes tentatives du guitariste qui s'escrime dans la cour. Il est en train de revisiter les œuvres complètes de Cat Stevens et Francine accompagne chaque cliché navrant d'un miaou satisfait. Quelle actrice!... Ignorant autant que possible ces incartades, je tripote de ma main libre la très légère graminaison de la maghhrebinaise, faut savoir être productif.

Soudainement, sans qu'on n'ait pu prévoir de cérémonie particulière ou moduler nos caresses pour orchestrer un quelconque crescendo, le bassin de FraisINETTE bondit de dix centimètres et elle glapit :

— Uagh!

Incertain, je continue à lécher. Fairouz retire sa main, apeurée. Francine se raidit d'un coup. Tac! Je sens la vague de roulis sur mes doigts. La vibration spasmodique. Puis :

— Uaaaagh!

Je reçois une douche brûlante au visage. Pas trois gouttes. Non! Plutôt un quart de litre. Elle m'a pissé dessus?! Asti! Mais non. Je connais, *binederedonedat!* Et ça n'y est pas, ni au goût ni à l'odeur! C'est plutôt céleri-crevette. Jus de joie! Tétanisé, j'ai laissé mes doigts agir et... Encore! Raidissement!...

— Uaaaa-aagh!

Et flotche! J'en prends dans l'œil! Oh! Ça fera! La Beurette a eu un recul! Elle louche en regardant en alternance mon visage, la plotte trempée, les cuisses ruisse-lantes. Ça la fixe! Son huile à elle se met à couler le long de mes doigts. Concentration! Focus! J'accélère, mais sans trop appuyer! J'ai fait mes classes! Ça monte. Ça monte. Elle respire rauque. Sa poitrine se gonfle. Oh! Elle rejette la tête en arrière. Puis c'est comme un chaton qui miaule, elle chigne aux ultrasons :

— Ouïh-îgh îh!

C'est sexy! Oh, moi ça m'excite! Francine aussi! Elle boit la Olga à pleines gorgées, et me carre sa plotte aux framboises complètement trempée dans le visage. Je

reprends mes girations labiales, presque à regret. J'aurais bien voulu poursuivre ma pause admirative de Beurette et son mignon petit bonbon post-climax. Enfin. Au boulot !

Ça dure quelques minutes. Les élèves mettent la main à la pâte. Et alors : Hop ! Troisième service !

— Uaaagh !

Flotche. Fascinant. C'est la chaîne ! Les multiples ! La Glaire Witch projette ! Elle a jamais exulté comme ça avec moi, Fraisinette ! Quelle jolie leçon d'humilité. Clenché par deux débutantes !... Bah. Faut pas faire un cas. Amusons-nous !... Faut dire, ça leur plaît, aux écolières ! La Olga me lèche la face. Le nez, les joues, la barbe. L'autre Fairouz s'en mêle aussi ! Je suis comme une tarte au citron dont les chats piratent la meringue ! J'entends Francine qui cunilingue derrière. Qui s'active ! Blondinette s'arrête tout d'un coup, puis me mord la lèvre, fort.

— Ayoye !

Tout son corps tangué, roule, sursaute, tressaille ! Je sens la Francine qui va encore exploser, décidément c'est un canon détaché ! Elles vont faire un simultané ! J'esquive, cette fois !

— Uaagh !

— Kurrrva !

Je reçois plutôt toute la salve sur la poitrine. Vite, vite ! Fairouz me saisit par les épaules et lèche toute la pluie. Olga s'étend de côté, soupire, se retire. Rompue. Fraisinette permute, rampe vers nous et me prend dans sa main. Ah, tiens ! C'est vrai, tout le monde a relâché sauf moi ! On allait m'oublier. Je m'en offusquais pas tellement, je suis pas farouche ! Elle me crosse un peu, puis dépose mon gland tout rouge sur sa langue. Juste sous mes yeux, Beurette et Blondinette ont commencé à éponger du bout des lèvres les cuisses de Francine, une par-devant, une par-derrrière. Elle, éternelle ballerine, pointe, attrape sa jambe au mollet et la tient tout près de sa tête. La voie est libre. J'ajoute mes papilles à la valse. Je lèche de gauche et de droite, une bouche, un sexe, une bouche, deux bouches, une bouche un sexe...

— Uuaaagh!

Flotche! Et voilà ce qui arrive aux imprudentes que nous sommes! Nos trois visages sont bien aspergés! J'éclate de rire! Les deux petites aussi! Oh! Ce qu'on est rigolotes. Elles se marrent en se regardant! J'avoue qu'on a l'air d'une belle bande de salopes! Ça nous dégouline du nez, ruisselle sur les joues, perle au bout des mèches... Francine en a finalement eu pour son argent, elle sort du lit, s'agenouille par terre et continue à me sucer doucement. Olga et Fairouz, fanas des happy ends, descendent toutes les deux vers mes cuisses, y prennent appui, et me saisissent toutes les deux à la base, bécottant, sortant la langue, léchant, embrassant, mouillant bien. Francine est au bout, elle ouvre la bouche toute grande, attend sa pitance, je vois son coude bouger, elle se tripote en même temps, la furie!

Je glisse mes deux index dans les chattes des petites, j'y vais du mieux que je peux, je commence à perdre un peu la tête. Blondinette ferme les yeux et je remarque des taches de rousseur sur ses paupières. Elle prend un air si froncé, si sérieux, si émouvant, que je me sens partir vers les étoiles. Fairouz, que j'avais presque oubliée, sautille deux ou trois fois et éloigne ma main. Bon Dieu, c'est Byzance! Sa bouche sourit dans sa caresse. La chambre se reflète dans les pupilles noires de Francine, je nous y vois, toutes les quatre, fin d'après-midi, Amérique du Nord. L'aube se lève sur le IV^e Reich, mais nous sommes libres. À l'instant présent, totalement gouines, libres et vivantes. Je vois ma semence, toute inadéquate, sortir à grand-peine de la bouche du serpent, s'agglutiner timidement sur la langue de Francine. Ah! J'aurais voulu lui rendre la pareille! L'éclabousser! La doucher!... Mais non. Je me sens si tendre, si ému. Pas du tout sportif. Elle partage l'embouchure avec les deux petites. Beurette prend, avide! Blondinette se détourne, rigole! Affiche un air dégoûté! Nous rions toutes les trois. Fraisinet se lève, nous regarde de haut. Elle se touche devant nous, théâtrale! Déclare :

— Oyez !... Oyez !... C'eeest ma fête ! Jee suis officiellement z'à mon PIC ! Jee suis une FEMME ! UNE FEMME DE TRENTE ANS, TABARNAK !

Elle pose un pied sur le lit, renverse le bassin vers l'arrière, et après un court suspense, remet ça! Flotchi! Flotcha! Flotcharoni! Je jure que je vois passer une filante juste au-dessus de ma tête. Ça se rend jusqu'au mur! La traînée de gamètes percute le menton de Manu Tchao, dont l'affiche règne sur notre pièce de théâtre depuis le début, collée en diagonale. Et Floc! Incoming! Torieu! Faudrait presque porter un casque.

